Inès 2nde

Le monde semble tourner au ralenti autour de moi. Je perçois des sons mais je n'arrive pas à les comprendre. Je perçois les mouvements mais je n'y trouve aucun sens. Je ne ressens plus rien, plus aucune émotion. J'essaie juste de réaliser tout ce qui vient de se passer. Je suis là assise en tailleur sur le bitume à fixer le vide qui est en moi.

Une main se pose doucement sur mon épaule. Je tourne ma tête lentement, c'est un homme que je ne connais pas. Il m'aide à me relever avec cette même douceur. Il me parle, mais je ne comprends pas. Ce qu'il me dit sonne comme une langue étrangère dans mon oreille. Voyant que je ne régis pas il n'insiste pas plus. L'homme me conduit dans une camionnette blanche aux gyrophares bleus qui ne font qu’empirer ma migraine, m'attache au brancard qui se trouve à l'intérieur, ferme les portes et s'assoit à côté de moi. Mes paupières se ferment, gravant à jamais les souvenirs de cette sombre journée.

Quand mes yeux s'ouvrent, je suis éblouie par une forte lumière blanche, je suis à l'hôpital. Tous mes membres me font mal. Une infirmière suivie de mes parents rentrent dans la pièce. Ma mère et mon père me prennent dans leur bras à tour de rôle. Leurs visages sont froids, durs, leurs caresses ne dégagent aucune chaleur. L'infirmière leur explique la situation en détail, je n'écoute pas, je préfère compter les carreaux du plafond. Une fois cette longue explication terminée, elle nous prévient que deux agents de la Police vont venir me poser des questions d'ici quelques minutes, mes parents acquiescent et la jeune femme s'en va.

Quand la Police arrive dans ma chambre d’hôpital, j’ai fini de compter les carreaux, il y a en 202, je ne crois pas aux coïncidences. Je demande à mes parents de partir.

Je ne veux pas d'eux et de leurs yeux meurtriers. Je prends une grande inspiration avant de raconter tout ce qui s'est passé aux deux agents

☼

-Cette fois on est mort.

- Mais non.

- S’ ils nous trouvent, ils vont nous tuer.

-C’est bon, on loupe juste le sport, c’est pas comme si on séchait le Français ou l’Histoire.

- Oui mais il y peut être un meilleur endroit pour « sécher ».

-Mais non c’est comme au cache-cache si tu te planques juste sous le nez de celui qui compte, il te trouvera jamais.

-Si tu le dis…

- En même temps si tu marches comme un hippopotame, c’est sûr qu’on va se faire choper.

-C’est pas de ma faute si le couloir résonne. Mais pourquoi tu tournes par là ? C’est le côté administratifs.

-Merci, je sais. Mais à cette heure-là les surveillants font leurs rondes, donc la voie est libre pour que je puisse enlever mon heure de colle de demain.

-Mais t’es malade ! On peut se faire exclure définitivement pour ça.

-T’en fais pas je gère.

-Tu disais ça aussi en Anglais et résultat des courses tu t’es fait coller !

-Mais cette fois j’ai une complice.

-Tu es le pire ami qu'on puisse avoir, tu te mets dans des galères pas possibles et tu nous embarques avec toi.

-Oui mais tu m'aimes quand même !

-Là, maintenant, pas vraiment.

- Menteuse... Merde, ça s'ouvre pas.

- Ah vraiment et ça t'étonne ? Bon on fait quoi maintenant ?

- On force la serrure.

- Bah voyons... en plus de trafiquer des documents officiels on va rentrer par effraction dans la vie scolaire, on risque plus que l’exclusion là.

- La vie scolaire ? tout le monde s'en fout ! On est plus de mille dans ce bahut il y a deux pour cent de chance qu'ils devinent que c’est nous. Je vis au jour le jour, j’agis maintenant je vois la suite après... C'est bon j'ai réussi.

- T’es vraiment con ! Tu le sais ça ?

- Ouai je le sais, allez fais pas ta Sainte-nitouche, rentre.

☼

Chaque mot qui sort de ma bouche me fait mal. Chaque souvenir me brise. Comme si la vie s’était arrêtée, et pourtant, quelqu’un, quelque part, est sûrement en train de manger une glace en rigolant avec ses amis, une autre est en train de se disputer avec ces parents ou avec son conjoint. Et moi j’ai l’impression que le monde devrait se stopper pour se lamenter sur mon sort, même si je déteste ça. Les agents de polices me regardent fixement, pendus à mes lèvres, attendant une chute à mon récit, mais il n’y en pas et ils le savent. Après trois longues minutes, qui m’ont semblé être des heures, l’un d’eux ose enfin rompre le silence.

-Et Fannie ?

-Quoi Fannie ?

-Vous ne l’avez pas revue ?

-Non, pourquoi ? Elle n’est pas avec vous ?

-Nous n’avons pas fini la fouille du lycée ni l’évacuation des corps. Mais je vais être honnête avec vous si elle n’a pas réussi à sortir de l’établissement, il y a peu de chance qu’elle soit toujours en vie.

Le peu de lumière, d’espoir, de joie qui reste en moi disparut en l’espace de quelques secondes. Mes yeux se perdent dans le vide et les agents partent discrètement en murmurant des remerciements. Je vois flou, mon regard est embrumé par les larmes, mais elles ne coulent pas, seule une petite rebelle s’échappe du troupeau pour rouler le long de ma joue et finir par s’écraser dans mon cou. Je l’essuie d’un coup sec. Je reste forte, courageuse, je ne pleurerais pas.

Mardi, six heures trente-sept du matin, lendemain du « Drame », une infirmière rentre dans ma chambre et m’annonce que je pourrai sortir de l’hôpital en début d’après-midi. J’en profite pour lui demander si Lucien est hospitalisé ici, elle me le confirme mais me dit qu’il n’a le droit à aucune visite. Je les emmerde tous. C’est pas eux qui vont me dire si j’ai le droit de le voir ou pas, je dois le voir, j’ai besoin de le voir. Sans lui je ne serais pas là.

À suivre ...